

Association de Culture Berbère

La lettre

Association de Culture Berbère Paris

Juin / Juillet 2024

Aux urnes citoyen.ne.s !

Depuis le 9 juin, soir des élections européennes, il n'est plus possible de faire l'autruche : l'extrême droite en France représente près de 40% des votes exprimés. À 21h00, le risque devient plus grand : la dissolution de l'Assemblée nationale et la tenue d'élections législatives menacent de faire passer l'extrême droite au Parlement de quelques 89 députés à une majorité si ce n'est absolue, relative à tout le moins ! Non, il n'est plus possible de faire l'autruche.

L'ACB est une association régie par la loi 1901 qui « s'interdit toute activité politique ou confessionnelle » au titre de l'article 13 de ses statuts. Conformément même à cette obligation statutaire, l'ACB n'en est pas moins une structure citoyenne et laïque, soucieuse de consolider et d'enrichir le commun de notre monde. Djemila Benhabib, citant Spinoza et Hanna Arendt, rappelait récemment que « l'homme libre est celui qui porte en lui la responsabilité du monde qu'il habite » et que, « au fond, la quête de soi coïncide avec la quête d'un monde commun. C'est avec les autres que l'on devient libres et non sans eux. » (Islamophobie, mon œil ! Kennes éd., 2022).

Par son histoire, l'ACB a démontré qu'héritage culturel et responsabilité citoyenne sont complémentaires, que la quête de soi passe aussi par la quête d'un monde commun. Voilà pourquoi, nous nous sommes toujours engagés contre les fermetures identitaires, l'exclusion de l'autre. Ce combat, le nôtre depuis plus de 45 ans, est désormais celui de toute personne qui défend les valeurs de la République, car si le RN accédait au pouvoir, il briserait notre consensus républicain, provoquant des divisions, des inégalités, de la violence à l'encontre des plus fragiles, une remise en question des acquis sociaux et des droits, notamment des femmes et de



toute personne étrangère, en France et en Europe.

Si, en tant qu'association citoyenne et laïque, l'ACB ne donne pas de consigne de vote, elle appelle en revanche avec force les citoyen.ne.s à se rendre aux urnes ou à donner procuration(*) pour voter contre l'extrême droite !

La France des Lumières doit se réveiller ! C'est un cri d'alarme que nous lançons aujourd'hui, un cri pour que notre pays se réapproprie d'urgence ses valeurs humanistes.

Areski SADI
Président de l'ACB-Paris

*La date limite pour faire une procuration est le 27 juin.

L'ACB vous accueille jusqu'au 26 juillet. Elle rouvrira ses portes le lundi 2 septembre 2024.

PORTES OUVERTES :
LE 28 SEPTEMBRE 2024

Sommaire

2023-2024, la 45^e saison de l'ACB
.....Page 2

Les perspectives du
Printemps des libertés
.....Page 4

Récits biographiques
.....Page 6

2023-2024, la 45^e saison de l'ACB

La quarante-cinquième saison de l'ACB se terminera dans quelques semaines, rythmée par des temps forts et le renfort de nouvelles énergies. L'envie d'agir de notre association restant à la hauteur des nombreuses raisons d'agir, sa force d'engagement reste intacte.



Discours d'inauguration du Square Idir par Areski Sadi en présence de Tanina Cheriet, du Maire et des élus du XX^e

Sans doute, tout n'a pas été parfait et les critiques peuvent, quand elles sont constructives et pour-quoi pas collaboratives, contribuer à améliorer ou corriger nos initiatives et mieux répondre aux attentes de nos adhérents et de nos publics. Il ne s'agit donc pas de céder à l'autosatisfaction, mais de poursuivre sa tâche, au jour le jour, l'esprit ouvert et responsable. C'est ce que nos équipes s'efforcent de faire.

Appelés par d'autres horizons et projets, certains nous ont quitté, saluons ici Belkacem Tatem, le ci-devant président, homme de culture et de terrain, véritable couteau suisse de notre association pour ses multiples compétences et responsabilités ; Lambarek Kherbane, fidèle de l'accueil, DJ occasionnel et disponible au pied levé pour régler des urgences et enfin Nadia Lebik, qui fut pendant six années le visage et la voix de l'ACB et l'une de ses nombreuses mains invisibles. D'autres nous ont rejoints comme Azal Belkadi artiste aux talents pluriels, Nora Irsane danseuse professionnelle attachée à transmettre son art, Amziane Kezzar, le poète rafraichissant et éclairant ou Silvia Cecutti qui renforcera notre équipe de permanents.

Des milliers de bénéficiaires par an

Que retenir de nos actions ? Il y a celles, visibles, ouvertes à un large public et celles, quotidiennes qui, sans faire de bruit, portent une large part de l'identité de notre association. Ainsi en est-il de nos activités culturelles (cours de langue, préparation au bac, danses, chant, bendir, guitare, création en tamazight, écriture biographique, etc.) et de nos activités sociales (permanence juridique, d'écrivain public, d'alphabétisation, d'initiation à l'informatique, du bureau d'information pour femmes, etc.). Au cœur de ces activités, il y a, tous les soirs, l'accueil des écoliers et collégiens du quartier. Lancé dès les années 80, l'accompagnement scolaire à l'ACB s'est mis



Nadia Lebik, Cherif Benbouriche et Abderrezak Slimani

au diapason de nouveaux publics et migrations. Il intègre désormais les questions familiales et de parentalité et s'est étoffé d'une pédagogie de l'éveil : à la culture, à l'art, à la citoyenneté par le théâtre, les arts plastiques, le slam, l'écriture, etc.

L'ensemble de ces activités rassemble quelques 350 adhérents et bénéficie à quelques milliers d'utilisateurs et de bénéficiaires, réguliers et épisodiques. Car la plupart de nos offres sont gratuites, ouvertes à toutes et à tous, adhérents ou non. Il s'agit d'un principe, une façon de payer notre écot à la démocratie culturelle et à la citoyenneté.

Trois grands rendez-vous en 2024

Aux initiatives régulières, autour de la littérature et des sujets de société, autour des expositions ou de l'actualité artistique, la saison 2023/2024 restera marquée par trois grands rendez-vous : Yennayer 2973, l'inauguration du Square Idir et la première édition du Printemps des libertés.

Le 14 janvier 2024, Yennayer réunit une centaine de personnes dans le local de l'association. Des invités d'exception nous ont fait l'amitié de fêter avec nos adhérents le nouvel an berbère : il y avait Ali Amrane, les

toujours fidèles Merzouk, Saïd Axelfi et sa troupe d'idebalen, Nadia Ammour et Azal. Un plateau digne d'une grande salle ! La journée a été l'occasion pour le maire de notre arrondissement, Eric Pliez et son premier adjoint Maxime Sauvage, de célébrer avec nous cette fête et d'annoncer l'ouverture prochaine du Square Idir.

Ce fut l'autre grand moment de cette saison : inaugurer, le 20 avril 2024, un espace public au nom d'Idir fut à bien des égards symbolique. Elle rassembla plus de 600 personnes, anonymes et personnalités de premier plan et permit de renforcer nos partenariats avec la mairie et avec l'association At-Yani, représentée par sa présidente Mme Graine et son vice-président Hamid Hachi. Comme le dit dans son discours Tanina Cheriet, s'adressant à son père : « *Quel bel hommage alors de prêter ton nom à une place qui permettra à d'autres de s'y réunir, car c'est ce geste intemporel et universel que tu nous as offert : bénéficier de ta lumière, cette lumière qui nous réunit dans une même dignité et ce quelques soient nos origines. Il est d'ailleurs plaisant d'imaginer le nombre de personnes qui s'y donneront rendez-vous grâce à toi.* »

C'est dans le cadre d'un nouveau rendez-vous, le Printemps des libertés, organisé du 16 au 21 avril 2024, que s'est tenue cette inauguration. Le Printemps des libertés a pour ambition de commémorer autrement, avec plus

de par le monde ⁽¹⁾. Il faut, de manière systématique, y ajouter les revendications et aspirations en matière de droits des femmes et de droits de vivre dans un environnement sain.

Chaque année, sera l'occasion de décliner tel ou tel axe, tel ou tel impératif qu'imposerait l'actualité. Le

plus de 1000 visiteurs et participants (y compris le jour de l'inauguration du Square Idir) et plus de 100 000 vues sur nos pages FB (décompte arrêté au 26 avril).

Pour l'ACB, l'objectif demeure : poursuivre, amplifier nos actions et comme le soulignait Areski Sadi lors de son



Areski Sadi, Eric Pliez, maire du XX^e, Maxime Sauvage, 1^{er} adjoint, et les membres du groupe Idebalen de Saïd Akhelfi

Printemps des libertés n'est pas un rendez-vous politique, pas du moins au sens partisan et étroit du terme. Il est un rendez-vous mis au service du rayonnement culturel et artistique des Berbères de France et d'ailleurs, de

investiture à la présidence de l'ACB, permettre le renouvellement générationnel de notre structure : une façon de nous inscrire dans le présent et de continuer à préparer l'avenir.



Areski Sadi inaugure le premier débat du Printemps des Libertés

de force et à destination d'un public plus large, les Printemps berbères, de 1980 et de 2001, lesquels, pour être différents, convergent vers une même demande de liberté et de dignité. Ces thèmes universels ne doivent plus être déclinés sur le seul mode historique ou patrimonial mais comme des exigences culturelles et démocratiques actuelles, portées par nombre de luttes

leurs aspirations à vivre libre et digne, de leur inscription dans le présent et dans le devenir collectif et - pourquoi pas ? - comme l'a suggéré Aurélien Barrau de proposer un « *contre modèle signifiant* » à l'état du monde, à cette « *catastrophe* » annoncée qui ne se résume pas aux seules crises climatiques et environnementales. Le Printemps des libertés 2024 a accueilli

1. Aujourd'hui, en Algérie même, des femmes et des hommes sont détenus arbitrairement, victimes de tortures et autres pressions. Voir sur ce sujet et sur d'autres violations des droits, le Rapport 2024 d'Amnesty International, p.95-99.



L'affiche du Printemps des libertés créée par Azal

Les perspectives sont ouvertes

Au programme de la première édition 2024 du Printemps des Libertés : projections, conférences, littératures, témoignages, rencontres... Ce fut un rendez-vous riche en émotions, émotions des rencontres et des découvertes, émotions artistiques et poétiques.

La culture sera toujours au centre de cette nouvelle manifestation : culture pour mieux faire connaître le monde berbère, dans ses lieux et modes d'expression ; culture traditionnelle et moderne, innovante, insolente parfois ; culture comme ouverture sur le monde, ouverture sur les aspirations des femmes et des hommes réunies, in fine, pour une même exigence de liberté et... de poésie. L'approche poétique du monde, cette approche qui laisse toute sa place à la sensibilité, aux rêves, aux rires et à la joie, à la colère ou la dérision, à l'amour aussi (voir Aurélien Barrau), qui ambitionne aussi de rendre toute leur place aux femmes et aux hommes, aux « gens de peu », aux oubliés et aux fragiles sur l'indifférencié du collectif et l'abstraction des grandes théories.

Les huit films et documentaires qui furent projetés ont montré, s'il en était besoin, la vitalité, la créativité et la diversité du cinéma amazigh, sa puissance de rêve comme sa capacité à s'emparer des grandes questions du moment sans les enfermer dans les barbelés d'une pensée sèche et fermée. Ce cinéma ce fut celui de Karim Ainouz, d'Omar Belkacemi, de Malik Bourkache, d'Ahmed Miled et Alexandre Irollo, de Khalid Maadour,



La rencontre du 19 avril avec l'historien Ali Guenoun animée par Mustapha Harzoune



Aurélien Barrau



Salma Boukir



« Ne les appelez pas "berbères" : les femmes qui réinventent la culture amazighe » un doc signé Hajar Ouahbi

d'Azro Magora, d'Elena Kastler et de Hajar Ouahbi. Autant d'œuvres et de créateurs à découvrir et à suivre !

Côté conférences et témoignages, il y eut Hakim Areski, Salma Boukir, Ali Guenoun, Frédérique Gaudin (Association d'histoire et d'archéologie du 20^e) et Aurelien Barrau. Les sujets furent aussi divers que l'actualité des mobilisations kabyles d'avril 80 et d'avril 2001 ; l'histoire de la présence kabyle à Paris, ce formidable entrelacement des femmes et des hommes, des cultures et des dynamiques socio-économiques, notamment dans

le 20^e arrondissement où les Kabyles à Paris sont devenus les Kabyles de Paris. L'objectif, en invitant Hakim Areski et Salma Boukir pour évoquer le Printemps noir, était de rappeler l'horreur et le drame d'une répression qui se solda par 123 morts (selon la Commission d'enquête officielle présidée par Mohand Issad), des milliers de blessés et sans doute plus encore de traumatismes vécus dans le silence des familles ou celui des ombres. Malgré les drames, nous ambitionnions de porter un message d'espoir et de reconstruction, un message pour que les mobilisations d'hier trouvent de nouvelles formes aujourd'hui. Cette rencontre fut sans doute la plus émouvante jamais organisée dans notre local : l'espoir et le désir de reconstruction furent comme rattrapés par nombre de témoignages de victimes de la répression, à commencer par celui de cet homme de 40 ans, blessé par balle, pour qui la vie s'est arrêtée un 27 avril 2001 ! Bouleversant, significatif, où quand l'Histoire, la vie elle-même, rappelaient qu'elles n'étaient réductibles à aucune grille... de lecture. Ali Guenoun, le lendemain, offrit justement quelques perspectives historiques aux revendications berbères en Algérie.

Reste la nouveauté dans le cadre des programmations annuelles célébrant le Printemps berbère : une présence au monde, actuelle et active. Parce qu'elles font aussi partie du désir de liberté et de dignité, il en fut question via la dimension écologique. Aurélien Barrau a ouvert la voie. Et de quelle manière ! Démontrant que le climat n'est qu'un petit aspect du cataclysme en cours, que la crise, systémique et plurifactorielle, est d'abord l'échec d'un mode de développement et d'un rapport au monde – voir les reculs de l'habitabilité de notre planète –, Aurélien Barrau s'est appliqué à montrer en quoi la culture berbère, « *protéiforme, résistante, insolente* » pourrait nous aider. Et de convoquer Mamméri, Feraoun, Kateb, Dib, Si Mohend, l'histoire, le tiffinagh... Les perspectives sont ouvertes !

Saluons aussi ici Nacima Abbane, Slimane Aggoun, Derri Berkani, Kamel Bencheikh, Habiba Benhayoune, Ameziane Kezzar, Akila Kizzi, Samia Messaoudi,



Rencontre avec les réalisatrices Elena Kastler & Hajar Ouahbi pour « Femmes amazighes : entre traditions et renouveau » animée par Samia Messaoudi (au milieu)

Marie Joelle-Rupp, Saadia Tabti... qui ont essuyé les plâtres de la première librairie du Printemps des libertés. Saluons aussi la vingtaine de commerces partenaires, la Mairie d'arrondissement et tout particuliè-

rement l'équipe du Pavillon Carré de Baudoin.

Enfin, les œuvres et créations de Farid Mamméri, Saad Mhazras et de l'orfèvre-bijoutier *Moali* d'Ath Yenni illuminèrent ces journées.



Nadia Matoub avec Hakim Areski

Oui, cette édition 2024 du Printemps des libertés fut un grand moment d'émotions, de découvertes, du grain à moudre pour les mois à venir, des raisons de se mobiliser, de créer et d'espérer.

L'ACB remercie chaleureusement l'équipe du Printemps des libertés : Abderrezak, Areski, Azal, Beben, Djamila, Hamid, la fantastique stagiaire Lina, Marie-Joëlle, Mustapha, Nacima, Nadia, Nassima, Salma, Samia, Slimane, Soad. Merci pour leur soutien actif à Annia, Aïda, Bahia, Ethan, Kamel et Tahar. Merci pour leur soutien financier aux restaurants Les Trois marmites et La Cantine des hommes libres.



Afdis, film amazigh (Libye) d'Azro Magora

Vous pouvez adhérer à l'ACB online sur

helloasso.com/associations/association-de-culture-berbere

ou avec le QR Code



Récits biographiques

L'atelier d'écriture biographique animé par Marie-Joëlle Rupp offre à chaque participante et participant les outils pour mettre en mots la vie de parents, de proches, d'anonymes ou de célébrités ; il peut aussi s'agir de relater une expérience, une rencontre, un souvenir ou une photo. Les textes écrits dans le cadre de l'atelier interrogent les mémoires, aident à la transmission, renforcent les liens entre générations. Ils permettent de questionner les « traces », de délier les langues et les mots, d'écrire des récits singuliers, de contextualiser chaque existence dans le mouvement, parfois agité, de l'Histoire. Hassina Abes, Saliha Ibersiene et Karima Moudoub se sont prêtées à l'exercice. Extraits.

Plaisirs maternels

Souvenirs de Hassina Abes

Je me souviens du disquaire de la rue du Faubourg du Temple à Paris, au milieu des années quatre-vingt.

A l'époque, j'étais au lycée et j'accompagnais souvent ma mère dans ses virées shopping à Belleville et à République. On faisait toujours un stop chez Lahlou, un chanteur kabyle qui tenait une boutique de cassettes audio et vidéo rue du Faubourg du Temple. Sa spécialité, c'était la musique algérienne. On pouvait y écouter les derniers tubes des chanteurs de raï, kabyle et chaabi.

Ma mère était une mélomane, elle adorait chanter et écouter de la musique, une véritable groupie je vous dis ! Elle avait une âme d'artiste. Elle aimait créer, tricoter, chanter, dessiner, danser. Je crois qu'elle aurait pu devenir une grande artiste dans une autre vie. Elle aimait la vie par-dessus tout, malgré l'exil et le déracinement. Elle aimait nous faire plaisir, se faire plaisir.

Lahlou, c'était comme une discothèque, une salle de spectacle où elle pouvait se retrouver et échanger avec un artiste. Bien évidemment, elle en ressortait toujours avec les dernières cassettes de ses chanteurs kabyles préférés et nous les écoutions tous ensemble, à la maison, en famille. C'était un moyen de nous faire aimer notre culture, notre musique, notre langue. C'était un lien, une connexion avec nos racines, l'Algérie.

“ L'ambiance était folle, les youyous fusaient de tous côtés. ”

Le premier concert

Je me souviens du concert d'Idir à l'Olympia. C'était en juin 1993, ma première fois à l'Olympia, mon premier concert d'adulte. L'ambiance était folle, les youyous fusaient de tous côtés. Les femmes s'étaient faites belles, très apprêtées, avec

leur robe et leurs bijoux kabyles. Elles se déhanchaient

au rythme du bendir et de la derbouka, faisant fi des regards. Et moi, malgré ma timidité, je me laissais emporter par le flow et l'ambiance. Avant chaque chanson, Idir prenait la peine de nous parler, de nous expliquer le contexte dans lequel il avait écrit ses titres. J'étais en admiration devant sa sagesse et son humilité. Des artistes comme lui ont marqué ma génération.

Ma mère, une Joconde triste

Portrait par Saliha Ibersiene

Elle fixe l'objectif du photographe de ses yeux sombres. Un regard craintif d'une profondeur infinie qui traduit la résistance de l'enfant orpheline. Les cheveux tirés en arrière, le front haut et majestueux, les sourcils finement arqués, la bouche entrouverte esquissant un sourire évanoui, les

oreilles nues, sans boucles, un collier de perles blanches ceignant son cou fin. Il se dégage de cette paysanne de 18 ans qui

n'a jamais quitté son village, une allure hiératique et digne, d'une sublime simplicité. Une Joconde triste.

“ Elle fixe l'objectif du photographe de ses yeux sombres. ”

Portrait de la mère

par Karima Moudoub

Ouardia O Moussa vêtue de blanc, sourit de toutes ses dents. Aujourd'hui est un jour grand. Elle marie l'un de ses enfants, l'un de ses fils cadets, Dalile.

Elle irradie de bonheur. Elle tient sa main dans la sienne, maman, dans son meilleur rôle, le sien, maman.

Son visage émacié est jeune encore en ce début d'octobre 1999, le 9 exactement. Sa tête est ceinte d'un foulard blanc, ses bras couverts de manches longues, une tenue en apparence modeste dont pourtant je ressens le soin qu'elle y a apporté. Coquette, maman l'est toujours, en tenue européenne ou kabyle, ses tenues de dessus ou de dessous mélangent savamment les

couleurs et les textures.

Au côté de son fils Dalile, encadrée par son autre fils Farid, elle est joyeuse et tranquille. Son regard souligné de khôl respire la tendresse et la délicatesse. Elle est heureuse, bienveillante.

Aujourd'hui, Maman est une

“ Aujourd'hui, Maman est une femme accomplie. ”

femme accomplie. Elle marie son fils Dalile à Christine, dans un endroit qui ressemble à un château, juste à côté de Vienne dans l'Isère et qui s'appelle Mont Sève Roux.

Le soleil brille encore en ce mois d'octobre et bien qu'elle

ne soit pas dans son pays natal, la proximité des champs et ces bâtisses de vieilles pierres la ramènent à sa terre. Celle où elle a grandi et qu'elle foulait petite, enfant de la campagne et pas de la ville. Cette terre où bien que petite de taille, elle pose crânement enracinée.

Le blanc de sa tenue la fait paraître plus grande, plus lumineuse et le contraste de la couleur sombre du costume du marié et de son frère aîné accentue son aura et toute la lumière qui se dégage d'elle et de son sourire angélique.

Sur cette photo, je ne vois qu'elle.

Portrait d'un bel inconnu

par Hassina Abes

Dimanche matin, je suis allée à l'Institut du Monde Arabe découvrir l'exposition « *Parfums d'Orient* ».

J'y ai croisé un bel inconnu qui m'a interpellée du regard.

C'était un homme d'une trentaine d'années, à la fleur de l'âge, un oriental venant du Sultanat d'Oman, un pays qui m'a toujours fait rêver, un pays qui me fait penser aux contes des Mille et une nuits.

Ce bel inconnu portait un qamis blanc immaculé et un turban multicolore

qui ressemblait à un bandana avec des motifs de couleur bleu turquoise et

rose, mes couleurs préférées.

Il était brun, grand, mince et svelte.

Sa barbe était impeccablement taillée. On voyait à son allure qu'il aimait prendre soin de lui, qu'il était élégant et raffiné.

Il me fixait de son regard noir ébène, énigmatique et mysté-

rieux. Il fronçait légèrement les sourcils et on aurait pu croire qu'il m'observait, m'interrogeait, me questionnait. Il semblait sérieux et dégageait une sérénité et un charme fou.

Il se tenait droit au milieu d'un jardin d'été comme s'il prenait la pose pour une séance photo, comme si j'étais le photographe essayant de le capturer à travers un objectif.

Il était entouré de roses mais pas n'importe quelles roses, les roses d'Orient, réputées pour

“ Il fronçait légèrement les sourcils et on aurait pu croire qu'il m'observait, m'interrogeait, me questionnait. ”

être les plus belles et les plus enivrantes au monde.

J'avais l'impression de sentir leur parfum à travers lui. Une odeur insistante, persistante qui rendait ce bel inconnu encore plus beau, encore plus mystérieux, encore plus attirant, encore plus magnétique.

On aurait dit que tout en lui était une ode à la rose.

J'ai appris, par la suite, que son métier était sommelier d'encens, un métier dont j'ignorais même l'existence, un métier aussi mystérieux que poétique, un métier à son image.

J'aurais aimé lui rendre visite dans son jardin d'Orient à Oman, j'aurais aimé lui arracher un sourire.

Ce bel inconnu sur cette photo a réussi à m'envoûter sans même le connaître, comme par magie,

juste à travers une photo, un portrait de lui accroché au mur d'une galerie, un voyage ex-

press de Paris à Oman.

C'est la magie de la photographie qui nous plonge dans la beauté de l'instant présent, qui aiguise notre curiosité et stimule notre imagination, qui nous procure des émotions et nous permet de rêver et de voyager, le temps d'un instant.

Essai d'autobiographie

par Karima Moudoub

Je suis née le 7 décembre 1969...
Je suis née le 7 décembre 1969
à Lyon, 4ème, à la clinique de la
Croix-Rousse.

L'ironie me fait naître gone
ou gonesse comme j'aime à
dire car la Croix-Rousse et ses
pentes sont le cœur des soyeux,
ces riches Lyonnais d'antan.

Lyon comme Paris comprend
des arrondissements et c'est la
troisième ville de
France.

Je suis la neuvième
enfant de Mohand-Salah Mou-
doub et de Ouardia O'Moussa.

Mes parents, sont tous deux al-
gériens, nés et grandis dans le
même village accroché aux col-
lines de Kabylie, Tadekent.

Ma maman lui fut promise dès
sa petite enfance dit la légende
et mon papa aurait été le plus
beau du village.

Je suis la cadette de quatre filles,
les quatre filles Moudoub, et j'ai
grandi dans une cité tristement
célèbre, pour les méfaits en tout
genre qui y ont été commis.

Encore aujourd'hui ce quartier

de la Duchère fait parler de lui
pour le commerce de la drogue.

Au château de la Duchère, j'ai
appris la géographie du monde
grâce à toutes les familles immi-
grées qui s'y sont construites en
même temps que j'y ai grandi.

J'ai des souvenirs confus de
mon enfance familiale.

Hyper sensible, hyper émotive,

“ J'ai contracté une forte fièvre
et j'ai failli mourir. ”

j'étais cajolée par ma sœur ai-
née Yasmine et souvent irritée
par mes deux frères cadets, Da-
lile et Dassil, avec lesquels j'ai
grandi tout en n'ayant d'yeux et
d'oreilles que pour mes sœurs
ainées, source d'inspiration et
de connivence inépuisables.

J'aime passionnément mes
frères et sœurs mais j'ai aussi
été élevée dans une forme de
crainte, d'appréhension de mon
frère Karim avec lequel j'ai un
an et demi d'écart.

Je l'ai suivi de la maternelle au
baccalauréat et bien que nous

ayons partagé notre scolarité
dans les mêmes établissements,
curieusement, je n'ai aucun sou-
venir de vie commune avec lui.

Pas même par exemple, de me
rendre au collège à pied à Écully
en sa compagnie, ou au lycée
Jean-Perrin plus tard en autocar.
Karim, Karima une seule
voyelle nous sépare ...

Je sais par ma ma-
man que, peu de
temps après ma
naissance, mes pa-
rents m'ont emme-

née en Algérie au cours de va-
cances d'été.

J'y ai contracté une forte fièvre
et j'ai failli y mourir.

Mon père aurait remué ciel et
terre pour me guérir à Sidi Aïch
ou Alger, je ne sais, et il y serait
parvenu.

Sa propre mère, setti Zineb,
lui aurait dit qu'il n'y avait
aucune raison de s'escrimer à
me sauver, qu'il était jeune et
qu'il pourrait avoir beaucoup
d'autres enfants.

Je me souviens. Fragments

par Saliha Ibersiene

Je me souviens de ce jour où l'ensemble des
hommes s'est levé et a quitté la salle Ibn Kha-
doun à Alger car ils avaient entendu une voix de
femme poser une question.

Ma voix.

Je me souviens de ce jour de décembre 2009 où
mon père rendit l'âme et où j'ai amèrement re-
gretté de n'avoir pas connu cet
homme muré dans son silence.

Je me souviens du jour où en classe
de 6^e ma mère me gifla car j'avais
mangé, selon elle, de la nourri-
ture « ensorcelée » donnée par la mère d'une
camarade et rivale de classe.

Je me souviens de ces journées d'octobre 1988
où, pour la première fois, j'ai vu de vrais cadavres
joncher les rues. Ce n'étaient pas des cadavres de
films.

“ Ce n'étaient pas
des cadavres de films. ”

Je me souviens de ce jour où, vers l'âge de 14
ans, au hammam avec ma mère, je vis avec effroi
du sang couler entre mes cuisses et ma mère qui
me dit : « Arrête avec tes histoires ! »

Je me souviens des batailles homériques avec ma
sœur aînée quand nous étions gamines et de la
haine féroce que j'avais envers elle. Haine qui se
transforma avec
l'âge en un véri-
table amour so-
roral.

Je me souviens
du repas des terminales dans mon lycée à Alger
et des chansons d'Idir diffusées dans le restaurant
du lycée.